

Mia Lorret Jarry

La rencontre

La rencontre avec l'artiste en soi en médiation artistique et art-thérapie

(extrait)

I- Première partie : Cassandra

A- Cassandra ou la rencontre avec le « je ne sais pas »

B- Cassandra ou la rencontre avec la poupée qui dort dans sa boîte

A-Cassandra ou la rencontre avec le « je ne sais pas »

Première rencontre avec l'indicible.

Premier atelier, première séance de médiation artistique : une rencontre avec Cassandra. Au CMPP d'Angers, sa psychologue clinicienne, en écoutant ma présentation de l'art- thérapie et de médiation artistique, en réunion de groupe, a pensé à cette jeune fille pour une prise en charge en atelier artistique dans son parcours de soin ; son médecin psychiatre référent est d'accord. Le médecin psychiatre et la psychologue clinicienne me confient leur patiente.

Partir de rien : *Les choix libres du « je ne sais pas »* : J'ai installé quelques crayons, papiers blancs et de couleur sur une table. J'accueille Cassandra, quatorze ans, qui me sourit. Elle s'avance dans la salle, les bras le long du corps, les épaules un peu rentrées. Dans l'atelier, deux chaises, une pour elle, une pour moi : Je lui parle de ce qu'on va pouvoir faire ensemble, partir à l'aventure. Elle répond « oui » avec un grand sourire. Je lui propose de choisir une couleur : elle choisit un crayon de couleur bleue. Une petite feuille. Pas une grande. Cassandra ne parle presque pas. Sa psychologue clinicienne me la présente comme quelqu'un d' « énigmatique, qui a du mal à déplier sa parole, a des problèmes avec son entourage à l'école, surtout depuis la séparation de ses parents. »

J'oublie ce qu'elle peut donner d'elle pour les personnes qui l'accompagnent, me concentre sur l'écoute. J'entends son silence et sa respiration tantôt cadencée, tantôt retenue. Elle me sourit toujours, donne son avis par des « *oui* », des « *non* », et plus souvent par des « *je ne sais pas* ». Le premier « *je ne sais pas* » vient se poser sur la proposition que je lui fais de dessiner ce qui lui fait plaisir. J'évoque le fait qu'elle peut ne pas avoir envie de quoi que ce soit en cet instant. Qu'elle fait ce qu'elle veut, comme elle veut. Qu'avec moi, il n'y aura pas d'ordre ou de « consigne ». Je suis là avec elle, pour l'accompagner. Vers le « *je ne sais pas* ». Elle répond à nouveau avec un sourire, et dit « *oui* ».

Les trois quart de la séance sont passés. Cassandra reste avec son crayon bleu devant sa feuille, sans dessiner, mais attentive à ce qui se passe. Comme je vois qu'elle a du mal à commencer seule, je lui propose de dessiner avec elle : elle dit « *oui* », semble soulagée, et me tend une feuille. Je dessine un peu et m'immerge dans mon dessin : elle commence, choisit soigneusement les crayons de couleur, pas les feutres, vers lesquels elle oppose un « non » catégorique. J'entends le crissement léger des crayons, qu'elle prend les uns après les autres, délicatement. J'entends sa respiration, retenue. Je lui parle, de tout, de rien. Elle me répond et semble avoir du plaisir à être là, sans autre préoccupation que le dessin et se met à dessiner de grands yeux bleus. Elle me regarde de temps à autre pour voir si je la regarde. Mais elle dessine, un visage de jeune fille, des cheveux blonds, et un sourire. Pas de cou. C'est l'heure d'arrêter la séance. Elle me regarde et dit « *déjà ?* ». « Si tu veux, tu as le temps de dessiner le cou ». Elle me répond « *je laisse comme ça* ». Je lui demande si elle a eu du plaisir à faire ce visage ; elle me répond « *oui, ça me plaît* ».

La rencontre avec le « *je ne sais pas* » commence par un visage aux yeux bleus, aux cheveux blonds, pas de cou, un « *je laisse comme ça* » et un « *ça me plaît* ». Nous convenons ensemble de continuer l'aventure à la prochaine séance, dans huit jours. Je la raccompagne, rencontre sa mère. Celle-ci demande à sa fille « *ça s'est bien passé ?* », Cassandra répond « *oui* » en souriant toujours. Sa mère me dit « *elle en a tellement, là, à l'intérieur, à dire...* »

Vers la rencontre avec « l'impossible à dire » : Entrée dans « le lieu des possibles »

Deuxième séance : Cassandra est en avance sur l'heure. Elle se lève de la salle d'attente et me salue ; je lui tends la main : elle m'offre une main molle, son regard est droit et son sourire mitigé. Une fois dans la salle, je lui dis : "la vie a des hauts et des bas...", elle me répond "oui...". Sur la table j'ai disposé pêle-mêle les matériaux de la première séance. Cette fois elle choisit les feutres. Je lui propose d'aller à la rencontre de quelque chose qui a laissé une trace pour elle ; pour cela elle peut mêler le dessin, l'écriture et le collage, a à sa disposition des cartons de couleurs diverses, rouleaux de papier, des lettres collées sur une feuille plastifiée. Pour être avec elle dans cette deuxième séance, je prends un crayon et laisse aller sa pointe en le tenant droit sur la feuille, lui montre ce qu'il dessine, me laisse absorbée par le geste. Nous nous étonnons ensemble lorsque le crayon tombe sur la feuille car ma main ne le tenait presque pas. Cette aventure laisse une trace particulière sur la feuille. Elle regarde, prend un crayon dans sa main sans le serrer, sans se mettre à dessiner. Elle me parle un peu de sa famille. Je ne dis rien. Ses vêtements, serrés, ne laissent pas son corps bouger. Elle tend son bras lentement, veut se servir des rouleaux de papiers enveloppés dans leur protection plastique. Elle a quelque difficulté pour les débarrasser de leur gangue. Quelques minutes se passent. Je lui propose de le faire avec elle, en riant. Nous nous débattons toutes deux avec le plastique qui finit par céder. Tout se détend, elle bouge davantage, se met à l'ouvrage, décidée, prend des papiers jaunes et blancs, les chiffonne, dispose un

amas de morceaux de papiers en bas de la feuille, se saisit d' un carton rose qu'elle colle, découpe une fleur à quatre pétales, la colle, détache deux lettres, prend un crayon feutre violet et là, devient absorbée dans le dessin au fur et à mesure du tracé, qui se faufile à travers les espaces laissés blancs. Elle retient sa respiration, laisse le crayon tracer. J'entends la pointe du crayon à peine appuyée sur la feuille. Cassandra ne bouge pas. Seul le crayon a dessiné une ligne sinusoïdale à travers les espaces, avec de petits dessins en forme de feuilles d'arbre, les unes remplies, une seule non remplie de couleur ; reste un espace laissé blanc entre le carton et les bords de la feuille. Je lui demande si sa composition lui plaît. Elle répond « *ça me plaît* ». La séance est terminée.

Cassandra a installé son rythme à elle, rentre doucement dans cet espace intermédiaire, dans ce lieu des possibles, vers la rencontre avec « l'impossible à dire ». Je la raccompagne, sa mère est là, et me dit " *elle se met à dessiner à la maison, elle est contente de venir*" Cassandra sourit et choisit de revenir la semaine suivante.

Ecrire la trace essentielle : « *Je ne sais pas quoi écrire* »

Troisième séance: Cassandra se lève dès qu'elle me voit, sa mère l'a accompagnée dans la salle d'attente. Elle me sourit, me serre la main plus fermement en me regardant droit dans les yeux. Elle se dirige sans que je l'y invite dans la salle et s'installe à sa place habituelle. « Nous allons peindre aujourd'hui, est ce que cela te va ? » elle m'adresse un « *oui* » franc. J'ai disposé des tubes de gouache, les grandes feuilles restent dans un grand sac. Elle le sait. « Que veux-tu, une petite feuille ? une grande ? Elle répond : « *Une petite* ». La proposition est de peindre ce que son corps sent. Elle se met à peindre sans que je commence mon travail, prend les tubes de peinture les uns après les autres, sans en omettre un seul, dispose sur la palette de minuscules gouttes de matière et peint les uns après les autres des traits de pinceau moyen, en couches successives, avec très peu d'eau. Cassandra ne fait aucun mélange de couleur. Sauf un : du rouge mélangé à un peu de bleu. Son pinceau est sec. Les traits sont horizontaux. Elle peint lentement, s'attache à chaque disposition de trait, respire sans bruit, reste courbée sur sa feuille sans presque bouger, contrôle chaque mouvement.

Libérer le « trop » plein : Elle essuie, en très fines gouttelettes, sur un papier buvard, le trop plein de son pinceau, dispose sur ce papier les gouttes qui forment une création par scintillements. Ce qui reste sur le papier buvard est une constellation de gouttelettes de la couleur du seul trait vertical, à droite de la feuille. Elle lève de temps à autre la tête pour me regarder écrire. Nous restons ainsi en silence sans intervenir ni l'une ni l'autre dans notre espace. Je surveille l'heure. Les trois quart de la séance sont passés. La feuille est remplie de traits de couleur. Une plaque de couleur grise est verticale, une autre bleue avec des accroches- cœurs, semblable au dessin de la deuxième séance, traverse le centre de la feuille d'un bout à l'autre. Cassandra a terminé sa création et conserve, à côté de sa peinture le papier buvard avec les gouttes essuyées. Je vois qu'elle reste devant sa feuille dans un mouvement qui se fige. Elle ne dit rien.

Je lui propose de choisir une couleur de sa peinture, d'écrire quelques mots. Devant la feuille blanche elle reste sans écrire. « Est-ce difficile pour toi cette proposition ? » « *je ne sais pas quoi écrire* » Je l'accompagne, en écrivant, seule, à l'autre bout de la table, lui parle comme les mots me viennent. « La séance est presque terminée, ce n'est pas grave si rien ne vient. Cela aussi c'est quelque chose : « ne penses-tu pas que le « *je ne sais pas, c'est quelque chose ?* » dis -je en riant. Tu peux l'écrire si tu en

as envie. Nous nous mettons à réfléchir sur le « je ne sais pas » et reconnaissons ensemble que « ce n'est pas rien ». Voyant que la séance va se terminer, elle écrit avec la peinture, sans précipitation, en travers de sa feuille, en rose et en orangé : « *je ne sais pas* ». Nous nous séparons sans autre commentaire : prochain rendez-vous, dans huit jours. Je la raccompagne, sa mère est là et me dit que cela va mieux à l'école, qu'elle est moins silencieuse, commence à parler plus librement, se laisse moins agresser. Je réponds « nous continuons l'aventure, si Cassandra le veut ». Cassandra répond à sa mère, « *oui, je veux continuer* » et me regarde. Nous nous saluons.

le surgissement inattendu de « l'impossible à dire » : la nature du « *je ne sais pas* »:

quatrième séance : Un peu plus maquillée que d'habitude, dans ses vêtements moins serrés, Cassandra s'avance vers la salle d'un pas plus rapide. Une partie d'elle-même reste crispée.

Elle s'assoie, garde ses mains sur ses genoux, puis quand je parle, les met sur la table, prêtes à créer quelque chose ; je distingue un empressement inhabituel et lui dis « as-tu envie de faire quelque chose de spécial aujourd'hui ? » « *oui, je veux faire une poupée* ». Je lui propose de faire une ébauche, de commencer à créer un univers pour elle, le dessiner d'abord. Elle est d'accord. " Quelle couleur vois-tu pour ta poupée ? " Elle me répond « *rouge* ». Elle prend une feuille, la dispose dans le sens vertical, se met de suite à dessiner une ligne semblable à la ligne bleue verticale de sa peinture. Sa main coure sur toute la surface de la feuille, le crayon feutre rouge ondulant calmement dans un mouvement cadencé par sa respiration et un accompagnement de son corps. Elle dessine des formes rondes, séparées de la ligne avec ses accroches-cœur, les remplit de rouge. Les traits s'arrêtent au bord de la feuille, laissant un millimètre de blanc. Voilà une première ébauche pour sa poupée : abstraite. Ce qui peut révéler une structure intérieure solide. Je sens souvent, en Cassandra, une certaine violence intérieure, enfermée, un « quelque chose » à dire, qui ne veut pas ou ne peut pas.

L'avancée vers plus d'espace : Je lui propose de composer un collage en y mêlant ce qui lui fait plaisir. Elle commence doucement à regarder les matériaux disposés sur la table : une boîte à peine ouverte, des papiers de textures et couleurs diverses, des tissus et fils, rouleaux de papier de couleurs, une revue art déco. « Veux-tu une grande feuille ? » « *oui* » me répond – elle. Elle s'en saisit et choisit des papiers de petite taille. Cassandra a installé un rythme lent, mesuré, cadencé par tantôt le retrait, tantôt l'avancée, son corps adoptant les deux attitudes : attirance, répulsion. J'écoute. Elle respire à peine. Compose très peu, je la vois bouger d'une façon imperceptible, son corps attaché à la table, penché sur la feuille. Elle regarde la boîte entr'ouverte, hésite à mettre la main dedans pour prendre les papiers, puis le fait du bout des doigts, peu à peu, elle ne vide pas la boîte, prend les papiers au-dessus.

Cassandra passe beaucoup de temps à choisir, ne fait pas de bruit, nettoie tout petit morceau de papier, toute chose qui semble déborder de son travail de composition, reste attentive au moindre dépassement de la colle sous le papier. Elle commence à coller un papier rose au centre de la grande feuille, un autre scintillant sur sa droite, en haut. Je surveille l'heure, n'en parle pas ; elle est absorbée par son travail, calme, semble avoir du plaisir à disposer en silence les petits morceaux de papiers, avec de très petits écoulements de colle. Elle contrôle tous ses gestes, mesure ses créations par des mouvements réguliers. Je vois qu'elle étale avec le bâton de colle sous deux papiers transparents, l'un rose, l'autre bleu qu'elle dispose en haut à gauche, pendant un long moment et reste fixée sur ce geste. Je lui dis que la séance se termine dans dix minutes : elle semble un peu contrariée, remet son regard dans les matériaux, découpe un papier jaune, fait de petites boules de papiers blancs qu'elle

roule les unes après les autres doucement, avec attention, les colle sur le papier jaune les uns à côté des autres. Puis se met à écrire, assez vite, un ou deux mots. J'entends le crissement des feutres, qu'elle choisit cette fois-ci et prend les uns après les autres et range ensuite dans la boîte, le tout cadencé à un rythme régulier, commence à délier son corps, ses bras se lèvent, sa tête fait de petits mouvements arrondis réguliers, sa bouche s'entrouvre et Cassandra est moins crispée, se détend en écrivant. La séance est terminée. Elle entend, accepte avec une petite moue tout en restant penchée sur sa feuille en continuant d'écrire. Je lui dis au revoir, elle s'en va détendue ; sa mère l'attend à l'extérieur de l'établissement. Cassandra sort et me dit "*à la semaine prochaine*".

« le sens de ma vie » : Cinquième séance. Cassandra vient seule, sans sa mère. Elle est gaie, maquillée, son corps bouge librement en marchant vers la salle d'un pas plus rapide. Elle se met à écrire sur sa grande feuille comme si elle ne l'avait pas quittée. Son corps est détendu, elle se permet même de temps à autre des gestes plus fermes, plus bruyants. J'entends les mouvements secs lorsqu'elle dépose les feutres sur la table, les ciseaux qui tombent, entr'ouverts, les bâtons de colle qu'elle met debout puis roulent parfois. Elle redevient silencieuse lorsqu'elle écrit, est très concentrée sur l'écriture et ne s'occupe pas du tout de moi. J'entends les coups plus saccadés des ciseaux, ceux mesurés quand elle découpe la revue art déco. Elle ramasse chaque petit morceau de papier qui chute, le « trop », chiffonne tous les morceaux qu'elle range à côté de sa feuille. Trente minutes sont écoulées. Elle a du plaisir visible à être dans cet univers. Sa respiration est calme, elle ne parle pas, me laisse regarder ce qu'elle écrit. Sur la feuille sont dessinés avec des feutres de couleurs, des mots épars sans relation apparente entre eux : des prénoms de garçons, de filles, des notes de musique, noms de famille. Au centre est écrit : « *le sens de ma vie* ». Comme à chaque séance, je lui dis « je vais servir de cimaise et te montrer ta création, sous un autre angle » : elle rit et je ris avec elle.

Je la raccompagne et sa mère, présente, me dit « *elle est plus confiante, dit plus de choses, est plus à l'aise.* » En accord avec son médecin psychiatre référent, à qui je rends compte de mon travail avec Cassandra, je la vois au rythme d'une séance de quarante à cinquante-cinq minutes par semaine. Ce sont les vacances scolaires de quinze jours. Cassandra désire revenir une fois pendant les vacances. Nous nous revoyons dans huit jours. Je commence pourtant à sentir que les séances la remuent. Une légère réticence s'installe quand elle s'avance dans le travail, tout en étant attirée dans le même temps. J'attends la fois prochaine pour lui proposer de venir tous les quinze jours.

une présence surgie de l'indistinct du « je ne sais pas » : la poupée rouge qui repose dans sa boîte

Sixième séance : l'ébauche de la poupée, de son monde. J'ai disposé sur la table des papiers, fils, rubans de tissus, fils de paille, d'autres en fer, pour l'ébauche, une sorte de figure en formation, celle de sa poupée. Elle commence par me dire « *Je ne sais pas comment faire* ». Nous rions. Sans autre commentaire, car le « *Je ne sais pas* » vient se glisser dans un soupir complice ; je réponds « moi non plus, je vais chercher avec toi, et laisser venir ce qui vient » elle répond « *oui...* » je prends un papier jaune, le déchire, le chiffonne en inventant une ébauche de forme. Elle prend de suite un papier rigide qu'elle froisse avec fermeté et douceur alternées ; elle a visiblement du plaisir à le faire. Le choix de la couleur du papier est rouge. Elle roule dans ses mains le papier, modèle une forme ronde, dispose de petits fils autour, cherche ce qui lui plaît dans les tissus, se met à bailler. Son corps se détend. J'entends

le froissement du papier, les mouvements de ses bras qui cherchent les morceaux de matériaux. De temps à autre, elle coupe le papier, les coups de ciseaux sont secs. Elle les pose en les jetant presque sur la table, retient sa respiration. Son dos se courbe un peu. Elle porte un soin particulier lorsqu'elle sculpte le visage, avec du fil de fer, commence à être dans l'instant absorbée par ce qui apparaît. Elle tresse les fils ondulés, j'entends les mouvements. A cet instant, je pense que je lui proposerai dans une séance prochaine de jouer avec la terre, modeler une matière plus malléable, d'un toucher différent. Elle peut être prête pour cela. Elle porte un soin attentif à la forme du visage, se penche avec une émotion perceptible sur la rondeur à apporter aux contours, puis prend un tissu rouge, le met autour de sa poupée, aux formes indistinctes et fragiles, pose doucement le corps de sa poupée sur un papier blanc. Les mots ne sont pour l'instant que peu nombreux, la parole pleine rare. Cette sixième séance est plus courte pour des raisons de contingence. Cassandra s'arrête en faisant une petite moue de contestation, interrompt son mouvement penché sur le corps de sa poupée, un squelette et une robe rouge.

Sortir du non-dit : les strates intérieures vers l'inconnu à l'endroit de la blessure et du désir

Septième séance: Cassandra ne me demande pas sa poupée. La proposition pour cette séance, sorte de scansion, d'arrêt sur image, à partir de la couleur rouge qu'elle a choisi, va la déconcerter. J'ai apporté un livre rouge d'un photographe. Je lui propose de le regarder en choisissant la ou les photos qui lui plaisent et de créer un univers où sa poupée aimerait vivre. Elle reste figée, interrogative. Au bout de quelques minutes, elle prend une grande feuille de couleur sable, qu'elle déplie sur la table. Nous scotchons les extrémités pour qu'elle reste à plat. Elle prend la revue art déco, coupe, déchire ; j'entends les ciseaux, les crayons qui glissent, tracent, font davantage de bruit qu'à l'accoutumée. Elle crayonne dans un angle précis de la feuille, réfléchit, hésite, puis tout est calme. Elle prend un soin très net à choisir les images dans l'épaisse revue, je la vois coller de grandes surfaces, assembler les éléments tranquillement. Elle respire régulièrement, ses jambes sous la table se déplient, elle prend les feuilles découpées, les colle, passe plusieurs fois le bâton de colle dans des mouvements verticaux, chiffonne de petits bouts de papier qu'elle jette : je remarque que ce geste est rare pour Cassandra. Elle jette très peu de choses, reste absorbée par son atelier, contrôle et continue de couper, coller, écrit à nouveau des mots ici et là, en disposant de l'intégralité de l'espace de la large feuille. Rien de rouge pour l'instant dans l'univers de sa poupée, mais des noms, des prénoms, dont certains en langue étrangère. La séance doit s'arrêter là. Lorsqu'elle me salue, son regard droit dans les yeux prolonge le regard qu'elle avait sur son univers pour sa poupée. Elle me dit « *à la semaine prochaine* ». Quelque chose émerge de son « *je ne sais pas* » dans cet assemblage parti d'un regard sur un livre d'artiste, de couleur rouge.

Huitième séance : Cassandra est rayonnante. Sa mère est là, en attente de séance avec la psychologue clinicienne qu'elle voit après la séance de médiation artistique, et me dit de suite : « *Cassandra est mieux. Elle prend confiance en elle, sait mieux se défendre avec les autres, est plus épanouie, plus ouverte, cela va mieux à l'école.* » Et précise : « *Mais elle est fatiguée.* » Je réponds « oui, nous en avons parlé. » J'invite Cassandra à se diriger vers l'atelier. Libre dans ses mouvements, elle marche en me parlant davantage de sa famille. Alertes, Cassandra se met immédiatement à terminer sa composition de la septième séance, le corps détendu, aligne les gestes les uns après les autres dans un mouvement continu, comme si, pendant ces huit jours de 'séparation' la composition avait été portée à son terme. Elle fait attention de ne pas faire de bruit et n'en finit pas d'écrire, sa sensibilité est palpable. Lorsqu'elle écrit, c'est toujours en silence : elle est intériorisée, recueillie, dans son lieu des possibles. Je remarque

une étoile, dans un rectangle de papier carmin découpé, à côté du nom écrit en bleu, en langue d'origine asiatique, un nom double accompagné d'un cœur, en noir. Le haut de la feuille est peuplé de prénoms masculins, féminins. Un univers calme, où les couleurs chaudes et les couleurs froides s'alternent. Un large espace de couleur verte, en bas à droite de la feuille, avec trois fleurs dessinées, deux avec une lettre dans leur cœur, la troisième vide. Une présence a surgi dans ce décor apparemment banal : rien n'est laissé au hasard, Cassandra a composé d'une manière originale les morceaux indistincts de son monde : Un prénom, un nom en langue asiatique, une étoile à côté. Elle enlève elle-même les scotchs, enroule la feuille et range son travail avec moi dans le sac. Je lui demande « es-tu contente de ce que tu as fait ? » elle me répond « *oui...* » avec plaisir et je distingue un apaisement devant sa création, un respect des choses écrites, dites ainsi. Elle se rassied, me regarde, prête pour une aventure nouvelle.

La proposition de cette huitième séance est une histoire : une jeune fille qui désire partir d'un pays où le rêve est interdit, les couleurs et les bruits sont enfermés. Elle écoute attentivement, touchée par le lieu « sans rêve, sans couleur, sans bruit », lui propose de dessiner ou d'écrire cette histoire, en mêlant l'écriture, la peinture, le collage, le crayon. Cassandra reste comme paralysée et ne bouge plus. Je sens que cette histoire comporte une brutalité pour elle. Après quelques minutes, je lui dis « tu peux écrire très peu de choses. ». Elle prend deux crayons : un noir et un jaune. Ne dessine rien. La séance se termine. Là, est déposé son silence. Le choix du noir pour la privation du rêve, le jaune pour le pays des couleurs. Je lui dis « c'est beaucoup déjà, ce choix de deux couleurs, non ? » elle sourit et dit « *oui* ». Je sens déjà depuis la sixième séance que l'espace entre les séances devient trop court. Je lui demande « cela ne te fait pas trop une séance tous les huit jours ? Tu peux venir tous les quinze jours ? » elle me dit « *c'est à cause des devoirs d'école, ma mère pense que ça fait beaucoup*. ». Je réponds « allons la voir, est-elle là à t'attendre ? » « *je ne sais pas* ». Nous esquissons un sourire et allons dans la salle d'attente : sa mère est là. Cassandra me fixe avec de grands yeux, hésite à prendre la parole. Sa mère intervient : « *as-tu dit que ton travail d'école te prend beaucoup de temps, que l'atelier tous les quinze jours est mieux ?* » Cassandra sourit dans ma direction, nous parlons ensemble de ce que j'ai anticipé depuis trois semaines. Nous nous revoyons dans quinze jours. Sa mère me parle des soucis de la garde alternée, du petit frère de Cassandra qui esquivait un regard vers sa mère. Elle entend. Nous nous disons au revoir. Je vois Cassandra repartir près de sa mère et son petit frère. Elle se retourne vers moi, me dit « *à la semaine prochaine* ». Je remarque cette phrase. Elle n'a pas dit « *à dans quinze jours* ». Entre deux séances, je croise sa psychologue clinicienne : « *J'ai vu Cassandra : elle est plus souriante et semble aller mieux* ».

Sortir de l'ombre : la mise en forme subjective de la poupée, la mettre au monde.

Neuvième séance : Nous parlons de la lumière, du soleil. Elle écoute et me dit qu'« *à partir du 24 il va faire beau*. » Je constate qu'elle déplie très bien sa parole, et lorsqu'elle a envie de parler, et parle avec aisance. J'ai disposé une boîte de papiers de tous formats et couleurs, des fils, morceaux de fer, de bois, plumes, élastiques, rubans de tissus, écheveaux de laines, le tout en petites quantités, des scotchs de couleurs différentes, du papier transparent. Pas de terre ni de matériau de texture pâteuse ou gluante pour l'instant. Elle panique devant le changement de matériaux, et me dit « *je ne sais pas comment faire la poupée* » ; je réponds : « moi non plus je ne sais pas quelle poupée tu désires faire, toi seule le sais. Je veux bien t'apprendre certaines techniques si besoin au cours de ta construction, mais la

poupée c'est toi qui la conçois. Elle se met de suite à sa tâche, choisit le papier rouge, se met à le chiffonner pour former le corps, en le déchirant un peu. Les coups de ciseaux sont secs. J'entends le bruit des papiers qu'elle fait glisser. Elle prend un tissu blanc qu'elle pose sur ses genoux, le plie avec douceur, modèle le visage de la poupée en essayant de l'arrondir, puis entoure la taille et les poignets d'un ruban blanc, dispose un voile rouge autour de son cou. Elle reste courbée sur sa poupée en gestation, la tête penchée sur ce corps allongé sur le tissu blanc, pendant un moment, sans bouger. Je prolonge la séance pendant cinq minutes. Je sens qu'elle entre dans l'émotion, ses doigts dessinent la forme de la poupée avec attention. Elle pose la poupée inachevée sur la table, avec une certaine tristesse. Je sens qu'elle est un peu fatiguée, absente. Sa poupée en construction vient se réfugier dans une boîte prévue pour elle, « *pour ne pas l'abîmer* ». Cassandra rencontre un point sensible dans son parcours. Nous sommes contraints de stopper la séance et nous revoyons dans quinze jours.

Dixième séance : J'accueille Cassandra détendue. Elle entre dans la salle, s'apprête à disposer des crayons et matériaux, en continuité de la neuvième séance. Je décide de parler à Cassandra de ce que j'ai entendu et n'est pas clair pour moi. Elle montre une envie de continuer sa poupée et j'ai entendu qu'elle ne voulait plus venir ici. Nous faisons le point, en accord avec son médecin psychiatre référent qui me l'a conseillé, lors de la réunion de synthèse « Espace-Ados » à laquelle j'ai participé, lui parle de cette rencontre avec les personnes qui prennent soin d'elle avec moi, de ses dessins -étaient présents son médecin psychiatre référent, sa psychologue clinicienne, d'autres personnes soignantes de l'extérieur de l'Institution-, lui dis que j'ai montré ses créations, me suis excusée de n'avoir pu la prévenir avant. Que cela a été fait avec des personnes qui prennent soin d'elle pour qu'elle aille mieux, que nous travaillons en équipe. Cassandra me regarde droit dans les yeux sans sciller. Je lui dis que je lui demanderai la prochaine fois si elle est d'accord, ou qu'elle peut me le dire elle même. Cassandra est d'accord avec cette démarche, ne remet pas en cause la confiance, me le dit : « *j'ai confiance en vous* » et attend de se remettre à faire sa poupée.

Lors de cette réunion « espace – ados » avec les médecins et psychologues responsables des patients, tous constatent la concordance entre le discours de Cassandra lors des séances avec sa psychologue et ce qu'elle écrit sur ses dessins. La parole pleine est par exemple le surgissement libre de noms d'origine vietnamienne. J'apprends que Cassandra a des ancêtres proches de cette origine. Je lui transmets ce que la psychologue clinicienne qui l'a revue récemment après trois mois d'interruption : « *Cassandra n'a plus envie de venir ici, elle veut arrêter l'atelier.* » Je pose la question à Cassandra « As-tu envie d'arrêter ? » Elle me répond « *non, mais je n'aime pas venir ici* » « Peut-être as-tu besoin d'un peu de temps de pause ? » Elle ne répond pas. Son médecin psychiatre référent pense qu'elle désire venir dans un atelier d'artiste et plus dans un cadre de soin et me propose de lui en parler, ce que je fais. Elle sait que mon atelier est éloigné pour l'instant du Centre Médical. Nous parlons de l'atelier d'artiste. Je lui propose donc de faire une pause. Elle hésite à partir, ne me dit pas qu'elle ne veut pas continuer l'atelier. Juste qu'elle « *n'aime pas venir ici* ». Elle a un regard en direction du sol, puis du plafond, tourne la tête de côté. Je la sens mal à l'aise, elle reste plantée là dans une sorte de léthargie. « Si tu penses que tu en as besoin, tu demanderas par la suite de reprendre le parcours commencé en atelier à ton médecin référent qui me transmettra ». « *D'accord, je veux bien* ». Nous n'avons pas sorti la poupée de sa boîte. Cassandra n'en parle pas. Moi non plus. Je lui demande ce qu'elle désire faire avec ses productions. Elle ne veut ni les détruire ni les emporter avec elle. « *Non, je ne veux pas les emporter. Je les laisse là.* » Je lui réponds « *D'accord, elles sont là* ». Nous nous disons aurevoir.

Je vois Cassandra repartir un peu courbée, silencieuse. Depuis, le médecin psychiatre référent de

Cassandra, en réunion de synthèse, m'a dit « *A la rentrée, vous pourrez appeler les parents de Cassandra en leur disant qu'il y a une possibilité pour elle de venir en séance de médiation artistique et d'art – thérapie dans votre atelier, et non uniquement dans le Centre médical.* Cassandra lui a dit « *je ne veux plus venir ici et pense pouvoir demander seule si besoin* ». Les parents confirment le mieux-être de leur fille : elle est plus souriante, a plus confiance en elle, prend le bus seule, a repris de la force, va davantage vers les autres.

A ce stade de la médiation artistique, dans un parcours inachevé, Cassandra est en pause, dans une ébauche d'éveil à elle-même, dans un regard à l'intérieur des matériaux et dans les silences, dans des allers – retours à un rythme lent, continu, avec des hésitations et des désirs présents au fur et à mesure de scintillements de son langage propre. Elle a montré une relation distante, esquissée, avec la création, allant avec progression dans le contact avec la matière, le « dire ». Elle a commencé à faire surgir une présence, avec l'écriture, vers la rencontre avec son « *je ne sais pas* », son impossible à dire, resté pour l'instant dans la boîte, en attente, dans le « presque », le non fini. De son premier dessin accompagné par mon mouvement, à ses collages, et l'avancée en formation de sa poupée, sa sensibilité ainsi respectée lui donnant le choix de libérer un silence contenu, Cassandra a parcouru un début de chemin vers plus de vérité sur elle-même, laissant la place pour une possible future confrontation avec d'autres matières plus solides, plus fortes, plus malléables, pour faire jaillir dans une mouvance nue, la fragilité et la violence de son discours, vers sa construction subjective et la rencontre avec elle-même.

B-Cassandra ou la rencontre avec la poupée qui dort dans sa boîte

a-Le choix du médium malléable et le 'oui – non' de Cassandra dans la mouvance nue

Cassandra s'immerge dans un dessin libre, parfois dirigé. Le médium malléable pour Cassandra : parler avec la couleur, le geste, le choix des fils et du design, de l'écriture.

La huitième séance laisse une place pour Cassandra, entre refus et attirance. Souvent j'ai remarqué que son désir d'aller à l'endroit de la blessure, est cadencée avec retenue, et confiance. Je ne la brusque pas, respecte son choix de rythme du déroulement de son histoire. Je sens que s'il y avait une soudaine violation d'intimité par un choix de matériau plus consistant serait un retour en arrière, risquerait une fermeture à nouveau. Lors de l'histoire du « pays de rien » nous étions situées sur la ligne de crête. Un point sensible de demande de pause où la fragilité doit recomposer avec l'avancée rapide du mouvement. Le symptôme réapparaît, de courte durée. Elle se ressaisit et se remet en mouvement.

Cassandra a toutes les possibilités de continuer à prendre la parole grâce à la médiation artistique, l'écriture, et sans doute l'approche vers de nouveaux matériaux : le chemin ne fait que commencer, à un rythme lent, progressif, celui qu'elle a installé elle-même : Un « oui –non » en alternance. « Oui, je ne veux pas », et « non, je veux ». L'approche même des matériaux se fait par petites touches, fermes et esquissées à la fois, laissant beaucoup de blancs et de silences, qui traduisent plus sa parole que ses productions elles mêmes. Là est sa mouvance singulière, celle du sujet au regard de l'objet désiré.

Si je n'avais pas moi-même interrompu les séances, lui offrant la possibilité d'une pause, voire d'un arrêt, sans doute serait-elle venue à nouveau, dans une même attitude d'attirance-refus, désir-répulsion, mais toujours avec la même constance de désir plus profond de quête d'identité et de secret à dire. Toujours sur la défensive, hypersensible, presque muette, inhibée, elle a franchi progressivement les barrières de plusieurs strates d' « impossible à dire », est devenue plus détendue, moins anxieuse et s'achemine vers plus de confiance en elle et d'autonomie.

Je crois que sans doute l'approche d'une technique plus 'consistante' en matière, comme la terre et la glaise, aiderait Cassandra à re - modeler, re- façonner, re-crée, re-construire, avec son identité à elle, en gestation, les êtres de son histoire familiale, et la sienne, en mêlant davantage le corps et l'enracinement de sa subjectivité propre. Sa résistance, jusqu'au mutisme parfois, est sollicitée par l'art et l'artiste, l'énergie dépensée pour résister est transmuée dans l'acte de création, par l'intermédiaire de l'objet transitionnel, la peinture, le collage, le crayon, la terre. Qui font corps et sont langage pour le patient. Cassandra, de la première à la neuvième séance, a progressivement délié la résistance et a commencé à parler, son corps épousant la forme de ce langage, plus déplié. « *Faire œuvre, c'est exister, à travers l'œuvre, en avant de soi. L'œuvre d'art dépasse son auteur. La création, c'est créer au-dessus de soi. L'œuvre d'art est une quête du soi qui n'est pas là d'avance : il n'est qu'à l'état de possibilité.* » 1

Au passage, je note que la poupée restée en 'gestation' dans le ventre de la boîte, apparaît comme un vestige, une trace, un abandon, 'pour l'instant', comme un 'reste', quelque chose qui est en attente, dans le 'je ne sais pas', l'état de possible, de latence, et ceci est vivant. « *On n'est jamais terminé., ...,ça ne fait rien, ça se sent. On peut mentir, mais ça s'entend...D'ailleurs devant un petit enfant, il n'y a pas d'échappatoire. C'est ce qui se passe.* »2

1- Jean-Pierre KLEIN, « L'art-Thérapie, » de l'expression à l'impression, PUF, 2011

2-Christian BOBIN, « l'irradiance du dénuement » dans « la grâce de solitude » dialogue avec Marie de SOLEMNE, Jean-Michel BESNIER, Jean-Yves LELOUP, Théodore MONOD, Dervy, 1996, p.40

Et si le « ça » était la place de l'Art, la place de l'artiste : « Das Es »1, ces pulsions inconscientes liées au principe de plaisir. Principe de vie et de lumière. Pour contrer les pulsions de mort. Pour devenir ce que nous sommes. Devenir ce que Cassandra est. La personne qui vient en séance crie « non, je ne veux pas mourir ». Cela s'entend au sens de mort psychique, lié plus ou moins directement au désir de mort du corps physique pour ne plus souffrir. « *Image faite de certitudes et de questions. Désirer ! seul cela suffirait, ce serait dire : « Je veux vivre encore » ; ce serait dire : « Vivre encore car on meurt toujours.* » *L'art est à ce point ce moment où une image bien qu'atteinte fuit dans un plus vaste océan, avec ce danger de sombrer dans le réel ou dans la faille paysagère dans laquelle des aveugles liés de la Parole des aveugles de Breugel tombent inexorablement. C'est cela accepter son image ou être sujet, le reconnaître en mouvement en rapport avec son objet, avec tout ce que ça comporte comme risques.* »2 Le plaisir, lié à la douleur -l'hydre bicéphale de Platon- et Freud a d'abord nommé ce principe 'principe de déplaisir'. La lutte d'Eros et Thanatos implique la rencontre avec un objet, même inexistant. C'est la découverte d'une force 'autre' dans l'acte de créer : une troisième rencontre avec le 'ni-plaisir-ni déplaisir-, juste quelque chose qui est 'autre'. Cassandra a pris la place des possibles, la place du « je ne sais pas », de l'impossible à dire. Là où est le « je ne sais pas », grâce à l'art, Cassandra a fait le geste du premier mouvement vers la vérité de son être, elle peut en scruter la nudité, connue d'elle seule, a

pris un passage pour un nécessaire oubli, dans une avancée faite d'un pas ou deux en avant vers sa vérité et sa construction subjective. L'artiste suggère d'en dévoiler la lumière. Cassandra en insuffle elle-même la vie. La sienne.

b-Cassandra rencontre la part d'inconnu en elle et sa propre capacité à créer

Cassandra entre dans le jeu dès la première séance : condition essentielle et source de vie, le jeu est naturel chez l'enfant et l'artiste. En séance de médiation artistique et d'art-thérapie, le jeu fait partie du cadre. Cassandra va entrer dans son espace singulier, *"un espace transitionnel ferme, respecté, mais aussi malléable"*³. Cassandra veut bien jouer avec moi, avec le temps, l'espace, les matériaux disposés ici et là, aller dans l'instant comme un enfant va. Être le plus possible sur le terrain de l'être, en art-thérapie et en médiation artistique, offre une aire de jeu indéfinie et infinie, une aire d'expérience, un monde de possibles. *"Cette aire n'est pas contestée, car on n'en exige rien ; il suffit qu'elle existe comme lieu de repos pour l'individu engagé dans cette tâche humaine incessante qui consiste à maintenir la réalité intérieure et la réalité extérieure distinctes et néanmoins étroitement reliées l'une à l'autre"*.⁴

Cette aire "en creux" est l'aire de repos où elle va se mouvoir progressivement, son corps épousant par des mouvements plus souples les mouvements de ses dessins, en deuxième séance où elle fait onduler des traits les uns à côté des autres, retenant toujours sa respiration dans l'acte d'écrire, la libérant avec parcimonie lorsqu'elle joue avec la peinture par touches discrètes, en mouvements d'attirance et retenue à l'égard des matériaux, essuyant en goutellettes d'une infinie précision sur un espace très petit de papier, comme autant de scintillements du signifiant, des restes échappés de sa composition structurée. Dans les ateliers de collage ensuite en troisième séance, Cassandra entre en mouvement selon son schème personnel : le jeu, l'expression de son "je" en devenir. Les phénomènes transitionnels vont s'élaborer tout au long de l'expérience en médiation artistique pour Cassandra en rapport avec son histoire personnelle. Elle fait réapparaître le moment de son "Fort-da" personnel, constitutif de son histoire, où pulsions de vie et de mort entraînent sa construction subjective singulière.

1-FREUD, deuxième Topique. NIETZSCHE : « Deviens ce que tu es »

2-Olivier SAINT-PIERRE, « le sujet de la création en peinture ». p74 dans 'l'art d'inventer l'existence » Ed. érès 2009

3- préface de Gisèle HARRUS-REVIDI. WINNICOTT « les objets transitionnels », ed. Payot et Rivages, 2010

4- D.W. WINNICOTT "objets transitionnels et phénomènes transitionnels" Ed Payot et Rivages, 2010, p.31